

8A. 42/1055

0 5 1 9

18 AVRIL - 25 AVRIL 1963

Lettres

ERICH MARIA REMARQUE EST A PARIS. NOUS LUI AVONS DEMANDE

A L'OU QUOI L NOUVE

« La vieille génération rest
je suis toujours déchu
allemande. — Sans leur
mands ne sont plus que



Erich.

SES yeux bleus se per-
dent dans la perspec-
tive des salons du
Ritz. Il dit :

— Non, vraiment, je ne sais plus
combien de millions d'exemplaires
en ont été vendus. Je ne les compte
plus. En Occident seulement, en
ajoutant les derniers tirages de
pocket-books, cela dépasse huit
millions d'exemplaires. Mais le
livre a été traduit dans une ving-
taine de langues de l'U.R.S.S., de
l'arménien au tatar. Et en yougos-
lave. Et en japonais.

» Ces gens ne vous disent jamais
les tirages auxquels ils sont parve-
nus. Mais, le tout dans le tout, je
ne dois pas être loin des quinze
millions. »

Autant de succès qu'Hitler

De quoi parle-t-il ? De son ro-
man « A l'Ouest, rien de nou-
veau ».

Du haut de son triomphe et de
ses soixante-cinq ans, aucune mor-
gue : la vie lui a trop souri pour
celle. Son roman, paru en 1929,

par exemple, en
entichée.

Aujourd'hui, il
marié à Paulette
lette Goddard, qui
de Chaplin dans «
la ville » et dar
Dictateur » et l'
vedettes de Hollyw
ze ans.

Pour revenir à
« A l'Ouest, rien d'
vraiment pour le
un beau départ dar
par l'éditeur nation
phobe Scherl, accep
paru en 1929, ce re
tise de la guerre
tranchées-démarra
droyante ; jusqu'à
vint en 1935, Rem
800 000 exemplaires
600 000 en France
en Grande-Bretagn
Unis.

Même en proie au
Allemands continué
ter, jusqu'à ce que
bliquement brûlé et
dire que Remarque
vais goût d'avoir a
qu'un écrivain d'ori
ne, nommé Adolf F
« Mein Kampf ».

PARIS. NOUS LUI AVONS DEMANDÉ :

A L'OUEST QUOI DE NOUVEAU ?

« La vieille génération reste nazie. La preuve : je suis toujours déchu de la nationalité allemande. — Sans leurs Juifs, les Allemands ne sont plus que des provinciaux. »

SES yeux bleus se perdent dans la perspective des salons du Ritz. Il dit :

— Non, vraiment, je ne sais plus combien de millions d'exemplaires en ont été vendus. Je ne les compte plus. En Occident seulement, en ajoutant les derniers tirages de pocket-books, cela dépasse huit millions d'exemplaires. Mais le livre a été traduit dans une vingtaine de langues de l'U.R.S.S., de l'arménien au tatar. Et en yougoslave. Et en japonais.

» Ces gens ne vous disent jamais les tirages auxquels ils sont parvenus. Mais, le tout dans le tout, je ne dois pas être loin des quinze millions. »

Autant de succès qu'Hitler

De quoi parle-t-il ? De son roman « A l'Ouest, rien de nouveau ».

Du haut de son triomphe et de ses soixante-cinq ans, aucune morgue : la vie lui a trop souri pour

par exemple, en fut notoirement entichée.

Aujourd'hui, il est sagement marié à Paulette Goddard. Paulette Goddard, qui fut la partenaire de Chaplin dans « Les Lumières de la ville » et dans « Le Grand Dictateur » et l'une des grandes vedettes de Hollywood il y a quinze ans.

Pour revenir à la littérature, « A l'Ouest, rien de nouveau » fut vraiment pour le jeune Remarque un beau départ dans la vie. Refusé par l'éditeur nationaliste et francophobe Scherl, accepté par Ullstein, paru en 1929, ce roman sur la sottise de la guerre et l'horreur des tranchées démarra de façon foudroyante : jusqu'à l'exil, qui survint en 1935, Remarque en vendit 800 000 exemplaires en Allemagne, 600 000 en France et des millions en Grande-Bretagne et aux Etats-Unis.

Même en proie au délire nazi, les Allemands continuèrent d'en acheter, jusqu'à ce que le livre fut publiquement brûlé et interdit. Il faut dire que Remarque avait le mauvais goût d'avoir autant de succès qu'un écrivain d'origine autrichienne, nommé Adolf Hitler, auteur de « Mein Kampf ».

vent eu peur. L'Allemagne l'inquiète encore.

— C'est un pays profondément troublé, dit-il, et il ne faut pas se fier aux apparences. Culturellement, les Allemands sont retombés dans ce provincialisme dont ils eurent tant de peine à sortir au XIX^e siècle. Berlin, cette création juive, leur manque.

» Les 600 000 Juifs berlinois, que Guillaume II protégeait parce qu'ils étaient une garantie du cosmopolitisme, sont sous la terre. Politiquement, la vieille génération est indéfectiblement nazie tandis que les jeunes ne savent même plus qui était Goering, car leurs parents refusent de leur dire la vérité.

» Et l'administration est truffée d'anciens nazis, particulièrement répandus dans l'appareil judiciaire. Ce n'est pas étonnant : il fallait bien trouver des juges, et les seuls qui fussent disponibles étaient ceux qui avaient été agréés par le III^e Reich. »

Un travail d'horloger

Quoi qu'il soit, depuis un quart de siècle, à l'abri du besoin et des

LE DESSOUS
DES PAGES

Nouveau réquisitoire

EMMANUEL BEAU DE LOMENIE dans le 4^e tome des « Responsabilités des dynasties bourgeoises » qui paraît cette semaine chez Denoel poursuit son réquisitoire entrepris il y a vingt ans contre la grande bourgeoisie d'affaires. De ce côté-là, rien de nouveau mais, professeur de lettres au lycée Turgot, il n'a pu s'empêcher de toucher à la littérature. François Mauriac qui appartient à la grande bourgeoisie bordelaise et à la littérature le lira sans plaisir.

L'historien y appelle ses romans de « minces récits de mœurs et d'amours provinciales où il cultive de façon de plus en plus marquée les thèmes paragadiens de l'inquiétude et de la révolte antisociale ».

Il rappelle au Mauriac d'aujourd'hui « devenu une sorte de prophète inspiré de la dissertation politique et qui prétend occuper le meilleur de sa vieillesse à enseigner à ses concitoyens la pure mystique d'une gauche idéale », une de ses déclarations de 1925 : « Je ne suis point du tout, y disait-il, un homme politique. Et cela non par principe, mais de nature. Je n'éprouve aucun mépris pour ceux qui font de la politique, mais de l'indifférence. Ils me sont aussi étrangers que la corporation des hommes-sandwich ou des croquemorts. »

Gide, lui, ne pourra pas protester contre la façon dont le professeur de lettres résume « Les Faux Monnayeurs » : « Les aventures d'une troupe de jeunes pèderastes tendant à démontrer que la vie familiale est mauvaise. »

Il est vrai que l'historien condamne en bloc la génération littéraire d'après-guerre qui a oublié Barrès et le nationalisme. Il dénonce en effet « les inquiets, les apatrides, les non-combattants, les anormaux, les invertis, les révoltés, voire plus largement, les opportunistes d'ordres divers auxquels, depuis 1919, la « Nouvelle Revue Française » avait servi de rassemblement, qui commençaient à éta-

María Remarque :
« J'aurais peut-être été meilleur compositeur... »

On prétend qu'il n'avait jamais mis les pieds dans une tranchée. « C'est trop joli pour être vrai, commente-t-il en souriant. J'ai porté l'uniforme — de simple soldat — de 1916 à 1919... »

Exilé en Suisse, Remarque acheta une villa à Porto-Ronco, sur le Lac Majeur et commença une existence de cosmopolite, client de palaces mais sans passeport. Installé quelque temps à Paris, il dut s'en aller en 1940, laissant sa voiture, une Lancia, dans un garage de la rue de la Boétie (il l'y retrouva intacte, en 1945). Il valait nettement mieux, pour lui, mettre un Océan entre les Allemands et sa personne.

« Je suis Américain »

— Je suis Américain, maintenant », dit-il avec une intense satisfaction. Et, pour le prouver, il tire de sa poche un passeport vert fraîchement renouvelé.

Pourtant, ne se sent-il plus Allemand ? Il écrit toujours dans sa langue natale, pense en allemand, sent en allemand. Il ne veut pas l'avouer, mais il reste inaltérablement attaché à ce peuple qui n'a pas voulu de lui.

En 1935, en effet, Remarque a été déchu de la nationalité allemande. Et, ce qui le choque, c'est que la République fédérale, promptement à effacer les traces du passé et soucieuse de rafraîchir ses armoiries de nation culturelle, n'a pas rapporté la mesure.

— Qu'est-ce que cela leur aurait coûté ? demande-t-il. Rien.

Voit-il du nouveau à l'Ouest ? Oui, l'Europe. Il applaudit à la Communauté européenne, au Marché commun, à tout ce qui peut abolir ces frontières au passage desquelles lui, apatride, a si sou-

vent détacher son esprit de la « Deuxième Mondiale », et les huit romans qui ont suivi « A l'Ouest, rien de nouveau » sont presque tous des romans des années de guerre. On y voit des héros tendres et graves épris de femmes miraculeuses et dont le bref amour sombre dans le cataclysme environnant. « Trois Camarades », « L'Obélisque noir », « L'Étincelle de vie », « L'Île d'Espérance », « Les Exilés », « Arc de triomphe », qui paraît cette semaine à Paris (1), et « La Nuit de Lisbonne », qui vient de paraître aux U.S.A., se déroulent tous sur fond de fumée, de bombes et de persécutions.

Dans le seul roman qui fasse exception, « Le ciel n'a pas de préférés », les personnages ne sont pas moins romantiques : lui, Clairfayt, est champion de courses automobiles, elle, Lilliane Dunkerque, est riche et tuberculeuse. Elle crache du sang en gondole à Venise et il dérape sur une flaque d'huile, noire, bien sûr, et se tue.

Sans être aussi miraculeux que ceux du premier, les tirages de ses derniers livres ne sont pas méprisables : en France seulement, ils voisinent presque tous aux environs de 40 000 exemplaires. Aux Etats-Unis, où le cinéma lui a fait une belle publicité (« Arc de triomphe » et « L'Île d'Espérance » ont été portés à l'écran), ils dépassent le demi-million d'exemplaires chacun.

C'est que Remarque construit ses romans avec ce métier prudent et sûr des horlogers : il offre toujours un travail achevé et des personnages intéressants, sinon émouvants.

Pourtant, il n'est pas certain d'avoir fait le bon choix en embrassant la carrière d'écrivain.

— Je me demande toujours, murmure-t-il, si je n'aurais pas été meilleur compositeur...

Gerald MESSADIE.

(1) Plon.

ler avec un tapage grandissant leurs troubles bizarreries ! »

Roman rébus

« La Sérénade féroce » de Michel Beaufort, pseudonyme qui dissimule un jeune fils de famille pied noir, fera sûrement le tour du Tout-Paris du spectacle. C'est un roman autobiographique et à clés qui raconte les amours tapageuses et compliquées d'une idole des jeunes du nom de Sylvio qui twiste, chante et transpire frénétiquement en s'agrippant à son micro et qui, lorsqu'il ne chante pas, est incapable d'ouvrir la bouche sinon pour boire, donne volontiers ses chemises ou jette des verres à la tête de ses commensaux, d'une jeune fille nommée Danièle et du narrateur qui se prénomme Jean-Pierre comme l'auteur.

Un quatrième personnage joue un rôle essentiel : la Rolls Royce de Jean-Pierre. Dans « La Sérénade féroce », le jeune auteur raconte en somme ses souvenirs de cet été, car les magazines l'ont souvent montré au volant de sa Rolls en compagnie de Johnny Hallyday et Patricia Viterbo. Sylvio s'appelait d'ailleurs primitivement Freddy, mais l'éditeur a craint que ce nom ne fût trop transparent. Toutes les anecdotes du roman sont paraît-il authentiques, mais les personnes qui en sont les héros sont plus soigneusement camouflées que les trois principaux personnages. L'auteur assure que les initiés pourront reconnaître Alain Delon, Visconti, Georges Beaume, la Béguim et le Tout-Monde et demi-Monde de Paris de la Côte d'Azur.

chef de cabinet de Robert Schuman

Tomate se diplomates

autres sont les nés d'un bal-

figure au sottisier du Quai et dont J. de Bourbon-Busset certifie l'authenticité.

es sont le jouet s économiques res des grands. les ficelles. eux « style di-c'est une ma-de ne pas blèmes, de les dans le secret ies.

Il y a aussi la lutte feutrée des grands fauves : Anatole, secrétaire général du Quai, qui n'est pas sans rappeler Philippe Berthelot, Lucien, conseiller du ministre, Michel, directeur politique du cabinet, prêts à user de toutes les armes de la Renaissance pour obtenir la première place.

La Grande Con-e. On va vers urnalistes sont 'influence que eur montre que se sous la IV' Le narrateur, is lucide, com-court avec son perte.

L'essentiel : palabrer

Le rythme se précipite : au cours d'une conférence de presse, les journalistes attaquent le ministre qu'ils tiennent pour responsable du naufrage de la conférence. Il a commis une faute psychologique en adoptant une attitude trop tranchée, et l'adversaire s'est retiré sous sa tente.

on toute neuve t qu'un souve-stre qui tombe, e se défend pas t un homme à de sauveteurs oration. On lui ôt des coups de te. »

Jacques de Bourbon-Busset remarque que l'essentiel est de conserver le contact, de palabrer comme disent les Noirs. Les Etats comme les individus sont claustrophobes. Rien n'est plus dangereux que l'homme assiégé qui tente une sortie.

des fauves

jours, le jeune fait des pro-onnaissance des découvre avec les ambitions

Brusquement, au moment où le ministre est perdu, la situation se retourne à l'Assemblée : on parle de lui pour Matignon. Il fallait ce roman cruel, mené par un homme qui connaît bien les coulisses du Quai, pour juger les dessous de la politique et du pouvoir. On comprend qu'à cette foire aux vanités, Jacques de Bourbon-Busset ait préféré le silence de ses bois.

Claire COURTENAY.

mbassadeur par au moment de raite, n'a qu'un une plaque sup- qui écrit à son poux elle-même, nce tiendra, je s, compte de ma Une phrase qui

